LE TORCHIS
contact@letorchis.com



L’insoutenable légèreté de notre temps

Description

Lorsque Milan Kundera publie L’Insoutenable légèreté de l’être en 1984, il ne cherche pas à décrire notre année 2026. Et pourtant, son titre semble avoir acquis une actualité singulière. Peut-être même n’avons-nous jamais autant éprouvé cette « insoutenable légèreté » qu’aujourd’hui.

Chez Kundera, la légèreté n’est pas simplement le bonheur, l’insouciance ou la liberté. Elle signifie aussi l’absence de poids. Or ce qui pèse compte, ce qui engage oblige, ce qui dure nous lie. À l’inverse, lorsque tout devient provisoire, interchangeable, réversible et immédiatement remplaçable, l’existence paraît plus libre, mais elle risque aussi de perdre sa densité. C’est tout le paradoxe de notre époque : jamais nous n’avons disposé d’autant de possibilités, et jamais il n’a été aussi difficile de savoir ce qui mérite notre engagement.

L’intelligence artificielle accentue encore cette puissance d’accès : elle traduit, résume, compare, calcule, recherche, produit. Nous sommes devenus extraordinairement puissants dans l’accès au monde. Mais sommes-nous devenus plus profonds dans notre manière de l’habiter ?

C’est ici que Kundera revient nous hanter. Notre difficulté contemporaine n’est plus seulement celle du manque ou de l’interdiction. Elle est aussi celle de l’excès. Nous ne souffrons plus uniquement de ce qui nous est refusé ; nous souffrons également de tout ce qui nous est proposé. Chaque événement réclame une réaction, chaque polémique prétend être décisive jusqu’à ce que la suivante la remplace. Nous savons tout immédiatement et nous oublions presque tout aussitôt.

L’information elle-même est devenue légère. Une guerre apparaît sur notre écran entre une publicité et une photographie de vacances. Une catastrophe est suivie d’une plaisanterie. Un massacre côtoie une recette de cuisine. La douleur humaine, transportée partout et instantanément, risque paradoxalement de perdre son poids, non parce que nous serions devenus plus cruels, mais parce que notre conscience ne peut absorber une telle masse d’événements. Nous voyons davantage, mais regardons-nous encore ? Nous entendons davantage, mais écoutons-nous encore ?

Hannah Arendt rappelait que penser suppose une interruption, une distance, un retrait provisoire de l’agitation du monde. Il faut parfois suspendre la réaction pour laisser place au jugement. Or notre

univers numérique nous pousse dans la direction inverse. Entre une émotion et son exposition publique, il ne reste parfois que quelques secondes. Il faut aimer, détester, approuver, condamner, partager. La réaction menace ainsi de remplacer la réflexion.

Penser, pourtant, consiste à rendre aux choses leur poids. Cela signifie accepter de ne pas savoir immédiatement, demeurer quelque temps devant une contradiction, résister à l'obligation de choisir son camp avant même d'avoir compris les termes du conflit. Dire « je dois encore comprendre » devient presque une forme de résistance dans une époque où chacun est sommé d'avoir instantanément un avis sur tout.

Cette légèreté touche aussi nos relations. Elles sont de plus en plus soumises à la logique du remplacement. Lorsque quelque chose ne convient plus, une autre possibilité semble immédiatement disponible : un autre partenaire, un autre travail, un autre groupe, un autre divertissement. Mais toute libération possède son envers.

Lorsque je peux toujours partir, qu'est-ce qui me fait rester ? Lorsque je peux toujours remplacer, qu'est-ce qui me fait réparer ? Lorsque je peux toujours recommencer ailleurs, qu'est-ce qui m'apprend la fidélité ? Et surtout, une liberté qui ne rencontre plus aucune limite demeure-t-elle encore une liberté, ou finit-elle par devenir une incapacité à choisir ?

Kierkegaard avait déjà perçu combien le possible pouvait donner le vertige. Être libre, ce n'est pas simplement disposer de toutes les options ; c'est aussi devoir en choisir une et renoncer aux autres. Sartre, plus tard, insistera sur cette responsabilité inhérente à la liberté. Choisir signifie accepter qu'un choix ferme d'autres chemins. Aimer une personne, prendre une responsabilité, tenir une parole : tout cela acquiert son poids parce que cela engage au-delà de l'instant. Le poids n'est donc pas nécessairement l'ennemi de la liberté. Il pourrait même en être l'une des conditions.

C'est là que l'intelligence artificielle pose une question plus profonde qu'il n'y paraît. Son importance ne réside pas seulement dans la crainte de voir la machine remplacer l'être humain. Elle nous oblige surtout à demander ce qui, en nous, ne peut pas être délégué. Nous pouvons déléguer le calcul, une partie de la mémoire, certaines recherches, certaines tâches d'écriture ou d'analyse. Mais pouvons-nous déléguer le jugement, la responsabilité, l'amour ? Pouvons-nous demander à une machine de décider ce qui mérite que nous lui consacrions notre existence ?

La véritable question n'est donc peut-être pas de savoir si la machine deviendra humaine. Elle est peut-être de savoir si l'homme acceptera de devenir plus léger que la machine, c'est-à-dire de renoncer à l'effort de comprendre, de mémoriser, de douter, de créer, de choisir et d'assumer.

Nous touchons ici au cœur du problème. Le XXIe siècle nous avait promis la liberté par la multiplication des possibles. Mais nous découvrons qu'une existence constituée uniquement de possibles finit par devenir inhabitable. L'être humain a besoin d'attaches, de fidélités, de mémoire, de limites, de lenteur, de silence et de transmission. Il a besoin que certaines choses ne soient pas interchangeables. Un mort n'est pas une information. Une parole donnée n'est pas un message que l'on efface. Et une existence n'est pas une succession de contenus.

Simone Weil parlait de l'enracinement comme d'un besoin fondamental de l'âme humaine. S'enraciner ne signifie pas s'immobiliser ni refuser le changement. Cela signifie appartenir suffisamment à une histoire, à des êtres, à des obligations, à des morts et à des vivants pour ne pas devenir disponible à

tout et attaché à rien. C’est peut-être ce que notre époque doit redécouvrir.

Nous avons tellement voulu nous débarrasser de la pesanteur que nous risquons aujourd’hui de devoir reconquérir du poids. Non pas le poids des tyrannies, des dogmes ou des enfermements anciens, mais celui qui donne à l’existence sa profondeur : le poids d’une promesse, d’une responsabilité, d’une œuvre, d’une transmission, d’un amour, d’une mémoire.

Kundera ne choisit d’ailleurs jamais naïvement la pesanteur contre la légèreté. Toute la force de son roman tient à cette ambiguïté. La légèreté peut être merveilleuse et terrifiante ; la pesanteur peut donner du sens et devenir oppression. C’est pourquoi son interrogation demeure féconde.

Notre tâche serait peut-être de chercher une voie entre les deux : une légèreté qui ne soit pas inconsistance et une pesanteur qui ne soit pas servitude. Être suffisamment libre pour pouvoir partir, mais suffisamment engagé pour savoir pourquoi rester. Être suffisamment ouvert pour changer d’idée, mais suffisamment enraciné pour posséder une pensée. Être suffisamment aidé par la technique pour augmenter nos capacités, mais suffisamment vigilant pour ne jamais lui abandonner notre responsabilité.

À l’approche de 2027, la question n’est donc plus seulement celle de L’Insoutenable légèreté de l’être. Elle pourrait se formuler autrement : quel poids voulons-nous encore donner à notre présence au monde ?

Car le véritable danger de notre époque n’est peut-être pas que notre existence soit devenue trop lourde. Il est qu’à force de tout rendre rapide, accessible, modifiable, remplaçable et effaçable, nous finissions par ne plus savoir ce qui mérite de durer.

Rony Akrich

Categorie

1. Société

date créée
21 septembre 2026